

LAURENT
SAULNIER
BONNEVILLE



Laurent Saulnier

Bonneville

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Camille Cazaubon
© le dilettante, 2016
ISBN 978-2-84263-863-4

*Pour Anne, Justine et Augustin,
mes plus lumineuses folies.*

Ma vie d'avant :
des poules, des miles,
des trains et de l'essence

I

Et d'abord, regardons du côté de la mère.

Si Bonneville avait une ennemie en ce bas monde, c'était bien celle qui m'avait expulsé de ses entrailles. Parce qu'elle ne démarrant plus depuis des années, à la moindre occasion, la mère déclarait la Pontiac bonne pour la casse. Or, si j'avais mis un billet de côté chaque fois que l'Américaine se faisait dénigrer, j'aurais amassé un pécule suffisant pour partir loin et ne plus l'entendre. Avec Bonneville, bien sûr. Jamais je ne l'aurais laissée à une femme pareille, la vie est pleine de gens peu scrupuleux et sans respect pour les choses anciennes.

La mère ça ne l'effleurait pas qu'on puisse se faire du souci pour un tas de ferraille comme elle disait, de toute façon ses poules constituaient son principal centre d'intérêt voire le seul, en dehors bien sûr de l'attention maniaque qu'elle portait à son portefeuille et au mien. (Reconnaissons à sa décharge que lesdits animaux sont économes à élever, nourrissants et que sans eux on aurait sans doute moins bien vécu. Sauf qu'aujourd'hui

encore les œufs au plat me sortent par les yeux à force d'en avoir autant avalé, et même chose pour les pilons et tout ce qui se mange dans cet animal, sot-l'y-laisse compris.) Depuis un moment déjà, je pensais à partir au volant de la Pontiac en abandonnant la mère à sa passion des gallinacés. Après les départementales on se serait offert l'autoroute, une six voies de préférence, quelque chose qui aurait rappelé à Bonneville d'où elle venait : les grands espaces d'un pays aux frontières si éloignées qu'elles existaient à peine, montagnes sauvages et plaines qui auraient pu passer pour des steppes mongoles avec pas mal de degrés en moins, un océan à l'est, l'autre à l'ouest, tous les deux magnifiques dans leur genre et qu'on aurait pu longer pendant des semaines sans se lasser.

Nous on habitait à la campagne, assez loin de la mer disons. Au début dans la famille il y avait le père la mère la sœur et moi (Bonneville est venue plus tard), avec la forêt tout autour de la maison, et bien sûr la voie de chemin de fer. Grâce à l'automatisation du passage à niveau, le père avait pu racheter l'ancien poste-barrière, une occasion unique sauf que c'était une ruine ou presque mais on faisait avec.

J'aimais la forêt, ça me changeait agréablement du HLM où j'avais grandi jusque-là. À l'époque je jouais beaucoup à Robin des Bois, les méchants habitaient de l'autre côté de la voie ferrée, à deux

kilomètres de chez nous. Ce qui a fini par me plaire plus tard, c'est ce qui m'embêtait avant : les rails qu'on traversait en se tordant les chevilles et sans beaucoup regarder, à faire enrager la mère qui nous voyait régulièrement, la sœur et moi, aplatis comme des mouches sur le nez crasseux d'une micheline. Ainsi vivre au vert m'allait bien, c'est d'ailleurs comme ça que le père voyait la réussite, c'est peut-être pour couronner ce succès qu'il avait décidé de nous offrir une Pontiac.

Bonneville a fêté ses quarante-cinq ans cette année. Modèle quatre portes sorti des chaînes en 1969, huit cylindres en V et plus de trois cents chevaux sous son long capot crème jadis aussi brillant qu'un miroir impeccablement astiqué, au moins les jours de soleil. Le père aimait se regarder dedans, il se posait à genoux devant la gueule de la voiture, face au pare-chocs nickelé, entretenu à la sueur de ses mains. Il pouvait rester longtemps ainsi, sans crampes ni fatigue, quelque part il devait avoir l'impression de regarder la Pontiac dans les yeux, un peu comme avec une femme. Et pourtant Bonneville avait sa prime jeunesse derrière elle à son arrivée chez nous, vingt ans déjà et plusieurs dizaines de milliers de miles au compteur. Elle venait d'un pays où on ne comptait pas de la même façon, m'avait appris le père. « Tu vois le trait blanc du tachymètre, juste

sous le 80? Eh bien en réalité, si tu grimpes jusque-là, tu seras à plus de 100. » Le problème c'est que Bonneville rechignait précisément à monter dans les tours, quelque chose clochait depuis le départ mais le père ignorait quoi, et les rares fois qu'elle roulait on avait plutôt l'air de parader avec. L'Américaine trimballait ses chromes à moins de 70 à l'heure tandis que des réactions mécaniques étranges, ainsi le père les désignait-il, se produisaient dans ses entrailles, des bruits qui évoquaient autre chose que ceux d'un moteur. En rentrant, Bonneville avait l'air crevée. Elle avait fait son possible pour nous promener et elle répandait, moteur éteint, toute une gamme d'odeurs suspectes, mécanique brûlante. On aurait pu cuire nos œufs sur son capot et économiser la bouteille de gaz, disait la mère sans qu'on sache si elle rigolait pour de bon. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi le père tenait tant à acclimater la Pontiac aux départementales du coin. Elle devait représenter pour lui une sorte d'oiseau en cage, un poisson des mers du Sud avec son corail en plastique, quelque chose dans le genre. Surtout, c'était le grand dessein de sa vie : transformer une asthmatique en sprinteuse. Un jour je l'ai dit à la mère qui se lamentait encore à cause de Bonneville qui prenait de la place pour rien. Je lui ai dit exactement ça : le grand dessein de la vie du père. Et elle m'a juste répondu que le père n'avait jamais

su dessiner quoi que ce soit. Très franchement la mère n'y connaissait rien en vocabulaire, les seuls mots qu'elle avait appris depuis l'école, c'était le nom de certaines espèces de poules, des bestioles nobles paraît-il, qu'on ne trouvait pas à n'importe quel étal de boucherie, et même qu'on aurait hésité à manger étant donné leur grande beauté et leur viande pas meilleure que celle des autres.

Mais ces virées départementales remontaient à des lustres. Moi je ne m'y connais pas en réparations alors que le père avait ça dans le sang. Après sa mort (la mère l'avait trouvé raide dans son fauteuil, il avait dû mourir le matin et elle n'était revenue qu'avec l'omnibus de 17 h 34), le V8 a rendu l'âme lui aussi. Bonneville ne roulait plus du tout depuis quelques années, et la mère qui lui en voulait pour des raisons assez obscures pensait surtout à s'en débarrasser.

Moi je rêvais encore des trois cents chevaux que le père avait cherchés pendant des années, penché sur son ventre. Il y avait longtemps que les garagistes du coin ne cherchaient plus à comprendre une voiture qui consommait autant et sans rouler plus vite que ça. Finalement j'avais affiché un mot au boulot, mon manager était d'accord : Recherche mécanicien automobile qualifié pour réparation Pontiac Bonneville modèle 69. De temps en temps un client y jetait un œil sans réagir. J'attendais,

j'encaissais. J'avais fini par ajouter **RÉCOMPENSE** au crayon rouge.

Très tôt j'ai aimé prendre le volant de la Pontiac, avant même de savoir utiliser un accélérateur ou une boîte de vitesses : tout gosse déjà Bonneville me fascinait mais j'avais interdiction de jouer dedans sauf à de rares occasions, comme mon anniversaire ou à Noël. Alors je descendais au garage la nuit, par l'escalier tordu et glissant, sans allumer la lumière. Et comme n'importe qui se serait cassé la figure en déclenchant un tintamarre affreux, j'avais étudié la configuration de l'escalier, les yeux fermés. Bien sûr il faisait jour pendant mes entraînements et en cas de pépin je les rouvrais tout de suite. Marche après marche j'étais parvenu à déterminer le meilleur compromis entre stabilité et silence, je posais mes pieds exactement où il fallait, c'est-à-dire avec un minimum de craquements. Ensuite je prenais les clés de la Pontiac, je soulevais la bâche, la tirais sur le pavillon et m'installais à la place du conducteur, dans le noir. Quelquefois un rayon de lune passait par le toit pourri du garage, de minuscules reflets dansaient comme des insectes pâles sur les plastiques du tableau de bord, le capot de la Pontiac prenait l'aspect d'un drap bien repassé avec deux longs plis tranchants dans le milieu. Personne ne savait que j'étais là. Pour commencer j'aimais passer la

main sur la jante du volant polie par les miles, caresser la contre-porte et son accoudoir tout en longueur, ensuite je donnais le quart de tour de clé qui me laissait un peu de latitude pour tourner les roues. Ça suffisait pour un gamin, c'était un jeu et rien de plus. C'est après que j'ai commencé à voyager sérieusement. Personne ne pourrait deviner combien de kilomètres j'ai accumulés comme ça, des kilomètres qui n'existent nulle part, juste derrière mes yeux, à travers des paysages que j'inventais au fur et à mesure, jusqu'à rencontrer Mister B.

La Terre est vaste et point besoin d'aller courir à l'autre bout du monde pour en faire le tour. Tel était l'avis de cet homme calme et inquiétant, les premiers mots qu'il m'avait adressés au cours d'une énième virée nocturne sur mes routes imaginaires. J'ignorais pourquoi il était là et sur le moment l'épaisseur de ce sage et paradoxal propos m'avait échappé. Mister B. habitait une sorte de baraque, quelque chose du genre provisoire et qui avait duré malgré tout, et ce n'était ni un bar, ni un garage, pas même une maison. C'était juste l'endroit où je pouvais le retrouver quand j'en avais envie. Le chemin se voyait à peine, Bonneville et moi on était passés plus d'une fois devant ce qui menait à la baraque sans apercevoir l'ombre d'un embranchement. Jusqu'au jour où j'avais fini par m'arrêter au bon endroit, a priori tout à fait

par hasard. Encore que. Quelque chose me dit que je devais rencontrer Mister B. un jour, et par moments il me vient à l'esprit l'idée tordue que nous nous étions déjà croisés quelque part.

Mais cet homme aussi posé qu'obscur n'était pas là au départ, sans doute qu'il estimait prématuré de s'adresser à un gosse. Mes premières nuits de voyage je me contentais de fermer les yeux pour mieux imaginer une belle route, virages tendres, asphaltée nickel, et je tournais le volant doucement à droite et à gauche, la suspension pneumatique me portait comme une aile d'oiseau silencieuse. Au début je ne me compliquais pas la tâche, la route virait un peu mais sans plus, l'essentiel c'était de placer diverses choses sur le trajet pour avoir l'impression d'être ailleurs, il est vrai qu'alors le moindre cactus, le motel le plus ordinaire me remplissaient d'allégresse. C'est ensuite que les idées me sont venues et qu'un pays sans nom s'est tissé de nuit en nuit, un peu tout seul, les images abondaient quelquefois. Bonneville et moi on finissait par se sentir du coin. C'est drôle d'ailleurs : de temps en temps j'en rêvais. On se retrouvait pour de bon, la Pontiac et moi, sur les routes que j'avais imaginées. Le réseau prenait de l'ampleur, les détails s'empilaient : je savais où tourner pour aller voir ailleurs, quelles maisons allaient surgir et ce qu'il y avait au bout des culs-de-sac, comment la côte était dessinée, les nids-de-poule jusqu'à

la plage et le parking aménagé derrière les falaises. Il nous arrivait de pousser jusqu'au port, je laissais Bonneville le nez au-dessus de l'eau, sur le quai. L'Américaine a un très bon autoradio. C'était agréable d'entendre les mouettes et d'écouter de la musique en même temps, face au large. Aujourd'hui je regrette parfois d'être aussi loin des côtes, mais il faut rester logique. Même en rêve, on a rarement tout ce qu'on veut, il n'y a guère que les enfants pour s'imaginer le contraire.

L'enfance, justement. Il me faut en toucher un mot parce que sinon vous ne comprendrez pas, ô frères humains, les raisons de ma naturelle prudence envers mon prochain.

Quand je vois tous ces types à la télé rêvant de leurs jeunes années, la nostalgie comme ils appellent ça, je ne me rappelle rien d'autre que le préau de l'école où se croisaient la majeure partie des courants d'air de la planète, les planchers nouveaux des classes et le moment de grimper dans le car scolaire, la peur au ventre, parce que je savais déjà que j'allais passer une sale journée en tant qu'idiot du village.

L'enfance je n'étais pas fâché qu'elle prenne fin, même si la suite n'a rien eu de très excitant ni d'extraordinaire. À l'école j'avais du mal, je travaillais pourtant, j'apprenais tout ce que je pouvais par cœur et ça suffisait à peine : j'ai toujours eu une mémoire à court terme, un jour la résignation m'est venue et alors je n'ai plus rien fait du tout. Le père avait beau crier qu'il ne voulait pas d'un ignare à la maison je comprenais que tous mes

efforts ne serviraient à rien, autant essayer de remplir un seau percé avec une écumoire. Ainsi me suis-je retrouvé en compagnie de brutes face à des machines-outils, avec une blouse sur le dos et un type qu'on appelait maître et qui portait également une blouse mais d'une autre couleur. On était les recalés de la voie générale disons, ou du moins ceux qu'on estimait plus qualifiés pour la fraiseuse que pour le stylo-plume. Dans certains cas c'était vrai, autour de moi il y avait des gars qui s'en tiraient bien, et même ils aimaient ça, l'atelier, la graisse et les étincelles, la planche à dessin aussi et les trois sortes de crayons à papier qui nous servaient à dessiner des boulons et autres pièces mécaniques. Moi, le sens pratique m'a toujours manqué. Pour tout dire, les machines de l'atelier me faisaient un peu peur, plus d'une fois je m'étais pris une engueulade du maître, mais aujourd'hui je lui en suis reconnaissant, c'est sans doute grâce à lui si j'ai réussi à garder tous mes doigts.

Ce qui m'a épargné le pire c'est ce qui s'est produit l'été de mes treize ans : d'un coup j'ai pris vingt centimètres, des muscles partout et des poils en grand nombre sont venus coloniser mes parties les plus retirées. À la rentrée les petits caïds du collège devaient tous lever la tête pour me regarder dans les yeux, il n'y avait guère que les troisièmes pour me toiser sur un pied d'égalité et ils étaient